

l'eau de ses citernes , sans espoir ni moyen de renouveler ses provisions. La place tomberait ainsi un peu plus tôt, un peu plus tard , sans avoir été proprement attaquée. L'invasion, possible par la bouche occidentale du Gange, pourrait être également tentée par sa bouche orientale.

A l'est du Bengale existe une vallée longue de quatre cents milles , et large de cinquante à soixante , connue sous le nom d'*Assam*. Elle est formée au sud et au nord par deux chaînes de hautes montagnes. L'air qu'on y respire est malsain dans la saison des pluies ; mais son sol est d'une fertilité remarquable. Ce pays, trop peu connu, trop peu fréquenté, est arrosé dans toute son étendue par un fleuve qui, sorti du Tibet, mêle ses eaux aux eaux du Gange au-dessous de *Daca*, et va se jeter ensuite dans la mer sous le nom de rivière de *Brahmapoutren*. *Chatigan* en défend l'entrée ; mais les fortifications qui l'entourent sont médiocres , et n'arrêteraient que peu un ennemi entreprenant qui, après ce succès facilement obtenu , remonterait la rivière jusqu'à *Daca*. C'est la capitale de la province la plus peuplée , la plus riche , la plus remplie de manufactures de tout le Bengale , et la seule que les calamités de la guerre aient respectée depuis près d'un siècle. De ce canton fécond en ressources on se porterait où l'on voudrait, et vraisemblablement au fort Guillaume, qui succomberait de la manière que nous avons dit.

Il ne sera pas inutile d'observer que par quelque des deux branches du Gange que l'expédition fût tentée, elle ne pourrait être exécutée qu'avec des forces supérieures à celles que le Bengale renferme dans son sein, et à celles que la Grande-Bretagne ne manquerait pas d'y joindre. Qu'on juge s'il est en Europe un peuple en état de faire des efforts suffisans pour surmonter ces difficultés. Hélas ! avec toutes nos lumières et tout notre orgueil, dans quel abîme de maux ne sommes-nous pas plongés ! Voyons si les Chinois sont plus heureux.

La Chine est le pays de la terre où il y a le moins de gens oisifs. Dans une région trop peuplée, malgré l'abondance de ses productions, l'attente de la disette qui s'avance remplit tous les citoyens d'activité, de mouvement et d'inquiétude. Ils doivent être intéressés, bas et trompeurs.

Cet esprit d'avidité réduit les Chinois à renoncer dans leur commerce intérieur aux monnaies d'or et d'argent qui étaient d'un usage général. Le nombre des faux monnayeurs, qui augmentait chaque jour, ne permettait pas une autre conduite. On ne fabriqua plus que des espèces de cuivre.

Ce métal étant devenu rare, par des événements dont l'histoire ne rend pas compte, on lui associa les coquillages si connus sous le nom de *cauris*. Le gouvernement s'étant aperçu que le

LX.  
Commerce  
de la Chine  
avec les ré-  
gions voi-  
sines.

peuple se dégoûtait d'un objet si fragile, ordonna que les ustensiles de cuivre répandus dans l'empire fussent tous livrés aux hôtels des monnaies. Ce mauvais expédient n'ayant pas fourni des ressources proportionnées aux besoins publics, quatre cents temples de Foé furent rasés, et leurs idoles furent fondues. Dans la suite le ministère paya l'armée et les magistrats partie en cuivre et partie en papier. Une innovation si dangereuse révolta les esprits, et il fallut y renoncer. Depuis cette époque, qui remonte à plus de trois siècles, le cuivre est la seule monnaie légale.

Malgré le caractère avide des Chinois, leurs liaisons extérieures furent long-temps très-peu de chose. Ils dédaignaient toute communication avec des peuples qu'ils méprisaient souverainement. Ce ne fut qu'après avoir été forcée de plier la tête sous le joug des Tartares que la nation commença à perdre un peu de son arrogance. Ses marchands crurent pouvoir s'enrichir aux dépens des barbares de leurs frontières sans se dégrader, et ses navigateurs tournèrent ouvertement leurs voiles vers les ports étrangers, que jusqu'alors ils n'avaient pu fréquenter que par la tolérance intéressée des commandans des provinces maritimes. Un peuple dont la sagesse était célèbre ne pouvait manquer d'être accueilli favorablement. Il profita de la haute opinion qu'on avait de lui pour établir le goût des marchandises qu'il pouvait fournir.

Actuellement la Chine trafique avec la Corée, qu'on croit avoir été originairement peuplée par les Tartares, qui a été sûrement plusieurs fois asservie par eux, et qui, après avoir été alternativement esclave et indépendante des Chinois, a fini par être leur tributaire. Ils y portent du thé, de la porcelaine, des étoffes de soie, et reçoivent en échange des toiles de chanvre ou de coton, et du ginseng médiocre.

Les Tartares, qu'on peut regarder comme étrangers, achètent des Chinois des étoffes de laine, du riz, du thé, du tabac, qu'ils paient avec des bœufs, des moutons, des fourrures, et principalement avec du ginseng. C'est une racine tantôt simple, tantôt divisée en deux; la tige se renouvelle tous les ans, et laisse en tombant une impression sur le collet de la racine, de sorte qu'on connaît l'âge de la plante par le nombre des impressions, et l'âge en augmente le prix. Cette tige, basse, simple, garnie seulement de deux ou trois feuilles divisées en cinq folioles, se termine en une petite ombelle de fleurs. Les fleurs sont composées de cinq pétales et d'autant d'étamines portées sur un pistil, qui, recouvert de son calice, devient un petit fruit charnu, rempli de deux ou trois petites semences. Il avorte dans quelques fleurs.

La racine de ginseng a plusieurs vertus, dont les deux les plus reconnues sont de fortifier l'estomac et de purifier le sang. On lui donne de la

transparence par un procédé fort simple , et lorsqu'il est ainsi préparé, les Chinois l'achètent à tout prix.

Le gouvernement fait cueillir tous les ans cette plante par dix mille soldats tartares, dont chacun doit rendre deux onces du meilleur ginseng. Ils reçoivent pour le surplus un poids égal en argent. Cette récolte est interdite aux particuliers ; mais la défense est mal observée. Sans cette contravention à une loi injuste, les peuples seraient hors d'état de payer les marchandises qu'ils tirent de l'empire, et réduits par conséquent à s'en passer.

L'ambition rapprocha, vers le milieu du dernier siècle, les Chinois et les Russes, que la nature avait séparés par des déserts immenses. Bientôt se formèrent entre eux quelques liaisons de commerce, qui s'étendirent avec le temps. Leurs échanges annuels s'étaient graduellement élevés à la valeur de vingt millions de livres lorsque des mécontentemens réciproques vinrent, il n'y a que peu d'années, interrompre une liaison utile aux deux nations. Des esprits modérés s'occupent du soin de rouvrir cette communication, et tout fait espérer qu'ils y réussiront.

La petite Boukharie reçoit de la Chine du thé, du tabac, des étoffes de laine, et lui donne en retour les grains d'or qu'elle ramasse dans ses torrens et dans ses sables. Si les mines abondantes qui se trouvent dans cette partie du globe étaient

un jour exploitées, ce serait un débouché important pour le seul de ses voisins qui pourrait fournir à ses fantaisies.

Tels sont les seuls marchés que les Chinois ont fréquentés jusqu'ici dans le continent. L'Océan indien leur en a ouvert un plus grand nombre et de plus riches. Ils portent à tous ou à la plupart du thé, des porcelaines, des meubles vernissés, des soieries, quelques articles de fantaisie. Au Japon, ces objets sont payés avec de l'or et du cuivre ; aux Philippines, avec des piastres ; à Bornéo et à Sumatra, avec du poivre ; à Batavia, avec des épiceries ; à Siam, avec des bois de teinture et des vernis ; au Tonquin, avec des soies grossières ; à la Cochinchine, avec de l'or et du sucre. Ces retours réunis peuvent s'élever à la valeur de trente-cinq à quarante millions de livrés. Dans la plupart des ports, les Chinois ont pour agens ou pour associés les descendans de ceux de leurs concitoyens qui refusèrent de se soumettre aux Tartares.

Les liaisons qui, d'un côté, se terminent au Japon, et de l'autre aux détroits de Malacca et de la Sonde, auraient acquis plus d'extension, si les constructeurs et les navigateurs chinois eussent consenti à s'instruire à l'école des Européens. Mais, opiniâtrément attachés à leurs anciens usages, ils n'ont pas discontinué de donner aux deux extrémités de leurs navires une élévation démesurée, qui présente beaucoup trop de surface au

vent. Leurs ancres sont toujours de bois, leurs voiles toujours de natte, leurs câbles toujours de rotin. L'illusion n'a pas été même dissipée par de fréquens naufrages.

On imaginerait sans peine que ce dédain d'un peuple pour les connaissances d'un autre peuple est un des principaux caractères de la barbarie, ou peut-être même de l'état sauvage. Cependant il est aussi le vice d'une nation policée. Un sot orgueil lui persuade qu'il sait tout, ou que la chose qu'il ignore ne vaut pas la peine d'être apprise. Elle ne fait aucun progrès dans les sciences, et ses arts persistent dans une médiocrité dont ils ne se tireront que par un hasard que le temps peut amener ou ne pas amener. Il en est alors d'une contrée comme d'un cloître; et c'est une image très-juste de la Chine, que la lumière environne sans pouvoir y pénétrer, comme s'il n'y avait aucun moyen d'en bannir l'ignorance sans y laisser entrer la corruption. Où en seraient les nations de l'Europe, si, infectées d'une vanité masquée de quelque préjugé, elles ne s'étaient éclairées réciproquement. Celle-ci doit à celle-là le germe de la liberté; l'une et l'autre à une troisième les vrais principes du commerce; et cette espèce d'échange est bien d'une autre importance pour leur bonheur que celui de leurs denrées.

LXI.  
Commerce  
des Euro-  
péens avec  
la Chine.

Les premiers Européens que leur inquiétude ou leur avarice poussèrent vers les côtes de la Chine furent admis indistinctement dans le peu

de rades qui s'y trouvent. L'expérience démontra que la plus méridionale était la seule propre aux opérations d'un grand commerce, et tous les vaisseaux dirigèrent leurs voiles vers Canton.

C'est une ville coupée par un mur épais en deux parties inégales, dont l'une est habitée par les seuls Chinois, et l'autre par les seuls Tartares. Les rues, étroites et irrégulières, sont propres et bien pavées: elles sont formées par quelques maisons de bois occupées par les dernières classes du peuple, et assez généralement par des maisons de brique, qui toutes, ou la plupart, ont sur leurs derrières deux ou trois cours entourées des appartemens des femmes. Les différens quartiers en sont séparés par des barrières toujours fermées à l'entrée de la nuit, et qui ne s'ouvrent que très-difficilement avant le retour du jour. Nul édifice n'a de la majesté. La vue ne s'arrête avec complaisance que sur un vaste et magnifique quai, construit par les associations européennes pour leurs magasins, et pour la demeure de leurs facteurs.

Le jésuite Lecomte, le premier écrivain connu qui ait parlé de la population d'une cité qui, avec ses faubourgs, a dix milles de circonférence, la portait à quinze cent mille âmes. Son confrère Duhalde ne lui en donna long-temps après qu'un million. La diminution s'est successivement accrue, et un voyageur moderne la réduit à soixante-quinze mille habitans de tout âge et de tout sexe.

Ces calculs nous paraissent tous également erronés. On n'a pas fait attention dans les uns qu'à Canton, ainsi que dans le reste de la Chine, les habitations n'ont qu'un étage, qu'il n'y loge jamais qu'une famille, et que la plus grande partie du terrain est sans bâtimens. On a oublié dans les autres que les hommes puissans ont depuis cinq jusqu'à vingt femmes, et les gens aisés trois ou quatre; que les enfans sont plus multipliés que dans nos régions, et que le nombre des domestiques est double ou triple de celui dont la raison s'indigne dans les contrées de l'Europe où ce genre de luxe a fait le plus de progrès. Pesez mûrement ces considérations, et vous approcherez plus de la vérité que ne l'ont fait jusqu'ici vos guides.

C'est le Tigre qui conduit à une ville que nos marchands et nos missionnaires ont rendue si célèbre. Les navires n'en ont pas plus tôt franchi l'embouchure, mal défendue par deux très-faibles châteaux, qu'ils naviguent entre deux rives souvent submergées, et toujours coupées par des rivières. Plus loin ils trouvent des coteaux couverts de bananiers, de cannes à sucre et de cotonniers. Après avoir fait neuf lieues, ils s'arrêtent à Wampo, soit que le fleuve n'ait pas assez de profondeur pour les porter plus loin, soit que la politique de l'empire l'ait ainsi voulu. Cet inconvénient a ses avantages. Il est vraisemblable que, si nos bâtimens fussent arrivés sous les murs de

Canton, les mœurs dures, grossières, licencieuses de nos matelots, auraient révolté les Chinois, si flegmatiques, si circonspects, si cérémonieux, et que l'Europe aurait perdu avec le temps une branche de commerce à laquelle elle attache bien ou mal à propos une si grande importance.

Pendant qu'au voisinage de Wampo les équipages se morfondent ou dépérissent dans des îles malsaines, on s'occupe à Canton, qui n'en est éloigné que de deux lieues, du soin de former des cargaisons et de celui de les faire arriver aux bâtimens chargés de les recevoir. On n'est pas réduit, comme dans l'Indostan, à en ordonner d'avance la fabrication, et à les mettre sous la protection d'une forteresse. Dans ce grand marché, le commerce se fait avec la même facilité, avec la même sécurité que dans nos régions. A l'exception des belles soies de Nankin et des étoffes de soie, qu'on ne reçoit que trois mois après avoir compté les deux tiers de leur valeur, le reste n'est payé qu'à l'époque de la livraison. Des subrécargues, qui disparaissaient avec les navires qui les avaient portés, furent d'abord chargés de ces achats. Le bon sens dictait que des facteurs fixés sur les lieux parviendraient à une connaissance plus approfondie de la qualité des marchandises, à les obtenir même à meilleur marché, s'ils avaient à leur disposition des fonds suffisans pour profiter des circonstances que le temps amène toujours; et les nations de l'Eu-

rope qui fréquentèrent ces mers adoptèrent toutes une pratique dont l'utilité fut bientôt démontrée. Le succès aurait été plus grand encore, si ces hommes, instruits par une longue expérience, n'eussent été toujours obligés de se réfugier à Macao au départ du dernier de leurs vaisseaux, pour ne regagner leurs comptoirs qu'à la mousson suivante.

Les agens de ces opérations importantes jouirent, dans l'origine, de toute la liberté que comportait le maintien des lois. La conduite de plusieurs d'entre eux ne fut pas aussi réservée qu'il l'aurait fallu sous un gouvernement rempli de formalités. En punition de ces imprudences, l'accès direct chez le premier dépositaire de l'autorité publique fut fermé à tous. Tous furent concentrés dans un seul quartier, qu'aucun ne pouvait quitter que sous le cautionnement d'un citoyen très-accrédité. Les fers furent encore resserrés en 1760. La cour, avertie par les Anglais des vexations criantes de ses délégués, fit partir de Pékin des commissaires qui se laissèrent séduire par les accusés. Sur le rapport de ces hommes corrompus, tous les Européens furent confinés dans leurs comptoirs, où ils ne purent traiter qu'avec une compagnie armée d'un privilège exclusif. Ce monopole n'est plus aussi oppresseur qu'il le fut d'abord; mais les autres gênes sont toujours les mêmes.

Ces humiliations n'ont pas dégoûté les Euro-

péens de leurs liaisons avec la Chine. La première chose qu'ils lui demandèrent, ce fut la porcelaine, qu'on ne doit pas peut-être regarder comme une des plus merveilleuses inventions de l'homme, mais qui est incontestablement une des plus agréables. C'est une espèce de poterie, ou plutôt c'est la plus parfaite de toutes les poteries. Elle est plus ou moins transparente. La transparence ne lui est pas même tellement essentielle, qu'il n'y en ait beaucoup et de fort belle sans cette propriété.

La porcelaine est couverte ordinairement d'un vernis blanc, ou d'un vernis coloré. Ce vernis n'est autre chose qu'une couche de verre fondu et glacé, qui ne doit jamais avoir qu'une demi-transparence. On donne le nom de *couverte* à cette couche qui constitue proprement la porcelaine. Celle qui n'a pas reçu cette espèce de vernis se nomme biscuit de porcelaine. Celle-ci a bien le mérite intrinsèque de l'autre, mais elle n'en a ni la propreté, ni l'éclat, ni la beauté.

Le mot de *poterie* convient à la définition de la porcelaine, parce que, comme toutes les autres poteries plus communes, sa matière est prise immédiatement dans les substances de la terre même, sans autre altération de l'art qu'une simple division de leurs parties. Il ne doit entrer aucune substance métallique ni saline dans sa composition, pas même dans sa couverte, qui doit se faire avec des matières aussi simples, ou peu s'en faut.

LXII.  
Origine, nature et propriétés de la porcelaine que les Européens achètent à la Chine.